



LE CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centins par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centins la douzaine, payable tous mois.

Annances: Première insertion, 10 centins par ligne; chaque insertion subséquente, cinq centins par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Adressez toutes communications et toutes remises d'argent.

LE CANARD,
Boite 1427, Montréal.

LE CANARD

MONTREAL, 28 Novembre 1885.

AVIS AU PUBLIC

Les administrateurs des asiles de la Longue Pointe et de Beauport, ont nous assure t-on l'intention de faire afficher la proclamation suivante :

Les parents ou amis, des aliénés et des fous furieux, qui désirent faire admettre ces personnes dans l'un des deux asiles devront préalablement prouver que leurs fous ne sont pas des lecteurs de la *Minerve*. Les deux établissements sont déjà encombrés de ces maniaques, dont quelques uns très dangereux. Le public comprendra facilement que la *Minerve* seule peut être tenue responsable et devrait faire soigner dans ses propres bureaux les lecteurs dont elle a détraqué la cervelle.

A bon entendeur salut

A bras ouverts

Un monsieur qui trouve cette expression-là bien mal choisie, c'est est excellent M. Cornolier... qui partit en guerre l'autre jour à St Vincent-de-Paul pour défendre la réputation de son ami Ouimet.

M. Cornolier, oubliant qu'il vaut mieux tomber de bas que de haut, avait donc pris place, pour haranguer la foule, sur l'une des galeries les plus élevées du village de St Vincent-de-Paul lorsqu'un citoyen qui ne professe sans doute pas les plus profondes sympathies pour la conduite du futur ministre de la milice de l'Abord à Plouffe, a prié l'orateur de vouloir bien se taire ou de passer à d'autres exercices. M. Cornolier, convaincu de l'excellence de sa cause, veut continuer, ce que voyant l'interrompteur le couille délicatement sur ses tiges après l'avoir tenu quelque temps suspendu à l'admiration de la foule ébahie, l'envoie, un peu trop brusquement, peut-être, dans les bras des auditeurs du rez-de-chaussée.

M. Cornolier annonce à son retour qu'il a été reçu à bras ouverts par la population de St Vincent-de-Paul. A qui le tour ?

ENTRÉE TRIOMPHALE DU GRAND J. C. TASSÉ

Sonnez clairons, tambours battez au champ, étendards drapés et bannières déroulez dans l'air vos plis joyeux et frissonnants, le héros du jour, le glorieux auteur, l'éminent critique, J. C. Tassé, va faire son entrée triomphale dans vos murs.

Une magnifique ovation se prépare. Un reporter bien informé nous assure qu'il a été décidé aux bureaux de la *Minerve* que les cérémonies à la gare Bonaventure seraient touchantes, et que rien ne serait épargné pour leur donner ce caractère.

On a envoyé dans toute la ville des agents chargés d'offrir une somme raisonnable aux personnes qui voudraient crier. Vive J. C. Tassé. Jusqu'à présent malheureusement leurs recherches ont été infructueuses.

Aussitôt que le train sera signalé en gare le cœur des abonnés de la *Minerve* devra bondir de joie et un large sourire de commande éclairer leur visage.

Les rédacteurs à 300.000 francs par an tireront du fourreau leur bonne plume de Tolède et aussitôt que l'illustre voyageur aura mis à terre son pied plat et repoussé l'accolade de ses rares mais précieux abonnés le cortège se mettra en marche pour la place Jacques Cartier dans l'ordre suivant :

Un huissier portant la plume sacrée de J. C. Tassé. De jeunes enfants portant les palmes académiques que J. C. Tassé n'obtiendra jamais.

Le chef des rédacteurs à 300.000 frs, suivi de ses rédacteurs à 300.000 frs.

Le grand J. C. Tassé monté sur une mule du Kentucky, emblème de la agresse minervienne.

Trois wagons d'express chargés des nombreux cadeaux, et des livres offerts par M. Marmier à l'illustre auteur de la lettre à Rochefort.

Un huissier portant une page blanche symbole de la valeur minervante et représentant le nombre des cadeaux fait par J. C. Tassé.

un écrivain allemand, qu'on désigne sous de pareils noms un fleuve qui rappelle tant de victoires et de défaites des Romains et des barbares, tant d'exploits chevaleresques dans les temps féodaux, tant de conceptions ecclésiastiques, tant de guerres et de négociations de paix dans les temps modernes, tant de couronnements de ces empereurs dont la dépouille mortelle repose à son côté, tant de rois fameux et tant d'illustres capitaines."

L'histoire, même succinote du Rhin, remplirait plus d'un volume, car c'est l'histoire d'une partie de l'Europe, l'histoire des grands règnes.

Charlemagne, Louis XIV, Napoléon ont trempé dans le Rhin leurs pieds victorieux, élaboussant l'Europe entière.

Mais si le Rhin est beau depuis sa source jusqu'à son embouchure, si durant ces 1,300 kilomètres de navigation il est majestueux, puissant, terrible, il n'est véritablement essentiellement pittoresque que d'Oestrich à Coblenz.

Mais dans cette partie de son cours le fleuve a un caractère qui n'appartient qu'à lui.

D'Oestrich à Coblenz, le Rhin coule entre deux montagnes d'une hauteur à peu près égale, et toute couronnée de vieux castels qui se succèdent, sans la moindre interruption, le long des deux rives.

Il n'existe pas une seule montagne privée de son antique manoir.

Aujourd'hui ces châteaux, ces solides sont devenus ruines, et le temps écoulé a consacré leur grandeur.

Aujourd'hui ce sont les restes des demeures de grands seigneurs. Jadis, alors qu'ils étaient dans leur splendeur, ces châteaux princiers, étaient tout simplement des repaires de ces seigneurs chefs de bandits, qui avaient pour unique occupation de détromper les passants ou de leur faire payer un tribut.

Au moyen âge on ne comptait pas moins de trente-deux péages différents de Bingen à Coblenz.

On pense si la navigation et les voyages revenaient chers !

Si cher même que Rodolphe de Habsbourg au troisième siècle, entreprit la guerre contre les seigneurs du Rhin et détruisit plusieurs châteaux pour diminuer les droits de péage.

Encore ne réussit-il que bien peu. Pour franchir le pays, il ne fallut rien moins, que plus tard, que la ligne complète des villes du qui s'associent ensemble et organisèrent une puissance redoutable.

Elles parvinrent ainsi à mettre un terme aux exactions et aux vols des possesseurs des grands châteaux.

La Tour maudite n'était pas et n'est pas encore le seul monument construit au milieu du fleuve et le dominant.

Il y a encore la Pfalz ou le Pfalzgrabenstein (ce qui traduit littéralement veut dire "rocher du trou palatin").

Cette expression, au reste, justifie parfaitement le lieu qu'elle qualifie et est justifiée par lui.

Quand après avoir quitté Bingen, on descend le fleuve, et qu'on a passé entre Falkenburg, Sonneck, Lorch, et Bacharach, on atteint un endroit où le fleuve est encore extrêmement resserré aujourd'hui, mais l'était bien davantage autrefois.

Après Bacharach, le Rhin s'engouffrait dans un entonnoir de rochers avec un flot d'écume et des bruits sourds dignes de l'Océan.

Ce mauvais passage était appelé le Wilde Geführt.

(Il a été élargi et creusé par les travaux successifs des ingénieurs français et prussiens).

Au Wild Geführt, le fleuve se jette à droite, décrivant une courbe à l'extrémité de laquelle est la ville de Caub.

En face de cette ville se dresse, au centre du Rhin, un gros flot rocheux. C'est le Pfalzgrabenstein.

(A continuer)

Chez M. Pastoua :
—Monsieur ma belle-mère est enragée; j'ai pensé bien faire en vous l'amenant.
—Oh! mais mon ami on vous a exagéré, mon talent ne va pas jusque là.

Enfin sur un rang et fermant la marche le reste des abonnés minervés.

Les habitants de Montréal peu habitués à pareille pompe sont invités à se rendre en foule sur le passage de l'imposant cortège.

FAUSSE ALERTE

La terreur est au camp, la vieille *Minerve* a failli mourir de peur. Ses lunettes sont tombées du nez où elles trônent si inutilement; ce qui lui reste de cheveux a fait un suprême effort pour se dresser sur sa tête et les deux ou trois dents jaunies et tremblantes qui vacillaient entre ses lèvres desséchées, ont achevé de se briser, bref la vieille s'est évanouie et a perdu le peu de connaissance qui lui restait.

Et imaginez-vous que c'est le *Monde*, qui fait de ses peurs-là à sa vieille alliée vs. l'hôtel de-ville. Mon Dieu oui; le *Monde* sans aucun ménagement annonce que Gabriel Dumont est ou fut dans nos murs. Lorsque le numéro qui annonçait l'effrayante nouvelle fut lu par la rédaction des *Minervants* ce fut dans les bureaux un vrai braule bus de combat.

Dans le temple voisin chacun cherche asile...

Elle Tassé lui seul grand frère du héros

Pousse au monstro et d'un dard...

S'aperçoit mais un peu tard

Que c'est un infecte canard.

LACHEUR ET LACHÉS

Sir John Macdonald, Langevin, Chapleau et L'AUTRE, sont réunis en conseil :

Sir John. — Mes bons amis il y a assez longtemps que je joue de l'orgue de Barbarie pour faire sauter trois singes de votre espèce; il n'y a plus rien à faire ici pour nous. Je vous ai élevés, façonnés, sifés et un tas d'autre choses, allez mettre à profit l'éducation que je vous ai donnée et gagner votre vie tout seuls; moi je vais exercer mes petits talents ailleurs.

Chapleau, d'un ton pleurant. — De grâce Sir John ne nous lâchez pas maintenant nous sommes déjà assez comme ça, je leur ai fait croire jusqu'à ce jour que je n'étais pour rien dans l'affaire...

Sir John. — Et moi alors; j'y suis pour tout peut-être, vous êtes bien plus coupable que moi vous autres; chacun sait que je suis orangiste et francophile... Vous si vous avez lâché vos compatriotes vous méritez bien d'être lâchés à votre tour.

Langevin. — Eh! bien moi et donc; Chapleau m'avait dit qu'il lui restait encore un vieux stock d'éloquence et qu'en jetant ça au peuple ça le calmerait.

Chapleau. — De l'éloquence, oui, pour sûr j'en ai de l'éloquence, mais ça n'est pas pour toi, du moment qu'il y a des lâcheurs parmi nous, moi je lâche tout.

L'autre. — Voyons mes vieux, vous êtes tous des blagueurs, quand on a la milice dans ses mains.

Langevin. — Oui, avec ça que tu sais si bien t'en servir de l'armée, c'est bon quand tu as une poignée de métais à combattre, mais si jamais tu l'attaques aux petits canotiers du par ici, ils vont vous rosser joliment mon vieux.

Sir John. — Ah! ça! je vous l'ai dit une fois ça suffit, je pars et de suite, arrangez-vous comme vous voudrez; je m'en lave les mains. (Sir John sort en rigolant).

Restés seuls les trois complices se regardent pitoyablement :

Chapleau. — Allons, mes pauvres vieux faut reprendre courage si vous vous laissez aller comme ça on va se moquer de nous, une belle affaire!

Langevin. — Facile à dire; d'abord qui est ce qui va essayer de calmer le peuple.

Chapleau et L'autre. — Pas moi, pour sûr.

Langevin. — Ni moi, c'est Chapleau le plus coupable d'ailleurs, il n'a qu'à écrire un bon article à la *Minerve* le reste ira tout seul.

Chapleau. — La belle affaire vraiment, ce ne sont pas les 150 abonnés qui me restent à la *Minerve* qui vont changer l'opinion publique, Tassé et moi nous en avons assez de toujours parler. Toi, Langevin, c'est ton tour tu as le *Monde* qui est assez insignifiant comme ça depuis quel que temps. Fais lui donc dire que c'est la faute à Beau-grand si Riel a été pendu, la faute à qui tu voudras pourvu que ça ne soit pas à nous.

L'autre. — Enfin décidez-vous l'un ou l'autre moi le journalisme n'est pas mon affaire. Seulement faut que ça soit vite fait, parce que mes amis m'embêtent avec cette affaire-là; j'ai déjà été obligé de mettre un placard de picote à ma porte pour les empêcher de m'achaler toute la journée. Si ça continue je serai obligé de faire comme Sir John, de prendre de la poudre d'escampette.

Langevin. — Si au moins le vieux renard nous avait emmenés avec lui, oui, mais il n'y a pas de danger.

Chapleau. — Je vois bien que vous êtes aussi des lâcheurs tous les deux ainsi que Johnny. Le mieux que nous puissions faire encore, c'est de ne rien faire du tout. Jouissons en repos des loisirs que nous fait Sir John et attendons les événements.

Tous en cour. — Adopté.

COUACS

Bien autre nature :
Faubourg Montmartre, un cocher apostrophant un passant qu'il vient de heurter du brancard de sa voiture.
—Faites donc attention, eh, bourgeois!...

A l'écarté, dans un de nos meilleurs cercles.

—Mais, vous trichez, monsieur.

L'autre, froidement :

—J'ai remarqué que lorsque je ne trichais pas, je perdais toujours.

En Cour d'assises.

Le président résume les débats :

—Accusé, vous avouez avoir assassiné votre femme, avez-vous quelque chose à ajouter ?

—J'espère que M.M. les jurés seront indulgents... pour la première fois...

Une discussion s'éleva dans un cercle, au moment où l'on proposait d'accepter monsieur qui pourrait bien être un non loin de l'Archipel. Les par-rains défendent chaudement leur filou.

L'un deux s'écrie :

—Je vous assure, messieurs, que mon honorable ami Drelandas gague beaucoup à être connu.

—On lui reproche de gagner même sans cela.

Aux examens du baccalauréat :

—Monsieur, quelle est l'origine de la censure ?...

—Elle date de Caton le Censeur !

La dernière de Guibollard :

—Quand on donne le nom d'un amiral à un navire, disait Guibollard, j'ai remarqué que le titulaire descendait en grade...

—Comment donc ?

—D'amiral, il redevenait Enseigne de vaisseau.

Polydore Marasquin a perdu sa femme, une vieille bonne dame à lunettes, dévorée, dans une île des Tropiques, par un serpent plein d'appétit.

—La Providence a bien fait les choses, disait Polydore, ma femme a été punie de sa curiosité, et le serpent de sa gourmandise...

—Le serpent a été étranglé par votre dame !

—Non... mais il n'a jamais pu digérer ses lunettes !

Thérèse, la célèbre chanteuse de l'Alcazar, à Paris, est venue au spiritisme. Elle passe sa vie à faire tourner les tables, et rien ne peut la détourner de sa chère préoccupation.

Quand sa cuisinière laisse tourner une saucé, au lieu de se fâcher, elle s'écrie joyeusement :

—Bravo ! c'est que Françoise est en communication avec les esprits !

Un jour on débattait amèrement devant elle un comique de l'Alcazar qui produisait un effet lugubre.

—Bah! répliqua Thérèse, s'il manque de comique, il a du fluide !

L'excellente diva est devenue si farouche dans sa religion qu'elle a mis l'autre soir un incrédule à la porte de son salon, sous prétexte qu'il chassait l'esprit.

—Alors, lui objecta un de ses amis, ce n'est pas un incrédule : c'est un imbécile.

Un mot d'enfant :

—Monsieur Totor, dit la maman, vous savez que vous êtes privé de dessert...

—Pourquoi, maman ?

—Parce que je vous ai donné ce matin trois additions et que vous ne les avez pas faites.

—Pardon, maman !

—Comment, pardon... ?

—Mais si; seulement, je ne les ai pas encore additionnées !

Le témoin. — Un enfant de l'Auvergne, sublime dans sa naïveté, était cité comme témoin dans une affaire.

Le voyant debout et tout décontenancé devant la Cour, le président l'interpelle :

—Est-ce vous qui portez plainte ?

—Non, monsieur, je porte de l'eau.